

Mon Père

Il est né en mille neuf cent quatre, dans une banlieue de Marseille, au quartier dit Les Caillols. Fils aîné d'une fratrie de onze enfants. Il fut mis très jeune, au travail de la terre (maraîcher), dans une ferme que possédait mon grand-père. Renommé pour la culture maraîchère. Tous ces quartiers situés à la périphérie de Marseille, La Penne sur Huveaune, et bien au-delà de la ville d'Aubagne, étaient à l'époque le ventre de Marseille et de ses alentours.

Mes parents se marièrent le 24 février 1923, mais je ne sais rien de leur rencontre : Où, quand, comment ?... Je ne sais pas non plus si après leur mariage ils restèrent à travailler à la ferme avec mon grand père. Je suis sûr d'une chose : ils restèrent jusqu'en 1930 aux Caillols, car mes trois frères, Marius né en 1924, Paul en 1927, et Noël 1931, sont tous nés au quartier des Caillols.

Lorsqu'ils se marièrent, mon père faisait le transporteur avec une charrette et deux chevaux. Je me souviens des rares fois où il nous parlait de son passé, qu'il nous avait dit avoir fait le transport de sacs de ciment, entre la Bourdonnière, banlieue extrême de la ville de Marseille, et La Valentine, petit village coincé dans un vallon des collines de Pagnol. Après avoir monté la longue route des Thermes, un simple chemin charretier à l'époque très pentu, les charretiers faisaient une halte à la célèbre auberge de « Pichori », pour faire reposer un moment les chevaux, et par la même occasion se rafraîchir en été et se réchauffer en hiver. Il nous racontait que deux chevaux qui servaient de renfort pour aider à monter ce lourd chargement au sommet du col des Thermes, étaient ensuite dételés, et redescendaient tout seuls au quartier de la Bourdonnière.

Mes parents prirent leur première ferme au quartier de Mazargue, où mon père put, exercer à son compte son métier de maraîcher. C'est dans ce quartier que je vis le jour, en janvier 1932. Puis ils partirent à St Rémy de Provence en gardant son. C'est là que remontent mes premiers souvenirs.

Comment décrire mon père ? Comment décrire cet homme que l'on a aimé, et craint à la fois. Comment décrire mon père, alors que je ne souviens même plus de la couleur de ses yeux ? J'avais crainte de croiser son regard. Et profitais de l'observer lorsque j'étais sûr qu'il n'allait pas croiser le mien. Lorsque après le repas du soir, il sortait son gros agenda de l'année en cours, je le vois encore écrire sur la page du jour, la recette, et dépenses de la ferme ; faire le total en fin de semaine, et en fin de mois, cela suscitait des petits commentaires avec ma mère.

Il écrivait lentement, avec un petit bout de crayon qu'il mouillait au bout de sa langue à la fin de chaque mot. Cela donnait une écriture grasse ; lorsqu'il écrivait, il sortait légèrement la langue entre les lèvres, comme un enfant de la maternelle qui s'applique à faire un dessin. Cela me faisait rire et sourire mes frères. Mais s'il s'apercevait que l'on se moquait de lui, à ce moment-là, il relevait la tête, en me lançant un regard dur, qui voulait en dire long. Il était interdit de faire du bruit, mais lorsqu'on est quatre frères, il suffisait d'un regard des uns aux autres et le fou rire nous prenait. Là, il fallait quitter la table. Je profitais qu'il soit penché sur ses écritures pour le détailler, regarder ses beaux cheveux frisés, son front, ses grosses mains, « qui m'ont tant de fois battu, à juste titre le plus souvent ! »... Le hasard a voulu que je retrouve l'agenda de l'année 1942 « que je conserve comme une relique » : il m'arrive de le feuilleter de temps à autre, il me rappelle tant de souvenirs !

Mon père était très beau : un bel homme, de carrure, et aussi de visage ; mais, à cette époque, les hommes ne se mettaient pas en valeur, tant sur le plan du physique que celui de l'habillement. A la belle saison, il portait toujours une chemise sans col comme tous les paysans de l'époque. Il ne retroussait pas ses manches, il les roulait jusqu'au dessus des biceps, « On peut retrouver cette image dans les films «Marius» et «César» de Marcel Pagnol ». A table, lorsqu'il pliait l'avant bras, je voyais son muscle, une grosse boule traversée par une veine bleue, le tout à demi caché par le rouleau de la chemise. J'aurais aimé qu'il reste dans cette position, et m'appelle en souriant, en me disant : « Viens toucher comme c'est dur ! » Comme le font certains pères avec leurs enfants pour leur montrer leurs muscles, mais je rêvais !... J'étais si fier d'avoir un père beau et fort !

Quelques fois, après le repas, je le regardais faire : avec l'index de sa main droite, il tâtait l'intérieur de son poignet gauche, comme pour se tâter le pouls, puis il montait le long de son bras jusqu'au niveau de l'épaule. Il suivait ce parcours plusieurs fois, puis il s'arrêtait sur un point bien déterminé, en disant « Ah ! Il est là » Il venait de retrouver un plomb de chasse qui se promenait le long de son bras depuis longtemps au gré de ses mouvements. Est grâce à ce petit plomb que j'ai pu toucher mon père plusieurs fois du bout du doigt : il me regardait, et en souriant me disait : « Marcel, viens toucher le plomb ! Dépêche-toi avant qu'il glisse ! » Je devenais rouge de honte, vis-à-vis de mes frères, qui ne manquaient pas de rire de moi. Je le touchais du bout du doigt, parfois je me hasardais à toucher avec deux doigts, l'index et le majeur, pour avoir plus de plaisir. J'éprouvais un sentiment de joie et de bonheur, mais en même temps une gêne, une crainte.

Je fixais mon regard sur son bras, car je sentais le poids du sien tandis qu'il disait : « Tu le sens, là sous la peau ? » Je lui répondais : « Oui ! » À ce moment-là, nous étions très près l'un de l'autre : mon front frôlait le sien, je

sentais son odeur...Le hasard aurait pu faire que ce petit plomb soit placé dans une joue ou sur son front, pour que je puisse toucher son beau visage. J'aurais voulu rester là auprès de lui, et mettre mes mains tout entières sur son bras, mais en même temps, il me tardait de regagner ma place à table, rouge d'émotion, mais heureux !

Pour ce qui est de ma place, je n'étais pas privilégié, car j'étais face à lui.. J'aurais bien aimé changer de place avec Noël qui, était caché par ma mère. Mon frère aîné et Paul était hors de portée de ses mains, mais moi qui étais face à lui, j'avais toujours son regard sur moi, le mien plongé dans mon assiette. Quelques fois, selon la bêtise que j'avais fait : il m'arrivait une gifle qui faisait rire mes frères. Je n'étais pas à la fête, seule ma mère me protégeait. Jamais un de mes frères n'a voulu changer de place avec moi ! Il m'arrivait parfois de poser mes pieds sur la barre de la table, et de toucher les siens : j'étais gêné, par son regard, je retirais vite mes pieds, et je devenais tout rouge.

De notre temps, et surtout dans notre famille, nous ne connaissions pas les bisous, les câlins, tous les mamours que l'on fait aux enfants aujourd'hui. J'avais trois frères, je n'ai pas le souvenir d'avoir embrassé l'un deux, sauf mon frère aîné à son retour de la guerre. Ma mère se le permettait, mais une maman est faite pour cela, protéger et couvrir ses enfants de caresses, son affection ne nous fit pas défaut.

Mon père était un de ces hommes pour qui seul le travail comptait. Il était paraît-il le même que mon grand père ; qui ne supportait pas non plus de voir une personne à ne rien faire. Lorsque la semaine était coupée par un jour de fête, il devenait fou ; il ne supportait pas de nous voir partir au cinéma du village. Et le dimanche, il nous faisait travailler jusqu'à midi. En principe, c'était le nettoyage de l'étable ou de l'écurie ; Il disait toujours que les jours de repos, les jours de fêtes et les dimanches ne devraient pas exister et que même dormir était du temps perdu.

L'été, nous avions parfois jusqu'à huit femmes qui travaillaient à la ferme, plus nous, les quatre frères, ainsi que mon grand père. A cette époque tous les travaux de jardinage se faisaient à la main. Notre jardin était un chef-d'œuvre. Mon père était doué pour la finition : entre deux rangées de divers légumes, il prévoyait toujours une raie de fleurs variées. Le jardin était digne de celui d'un château. Lorsque nous tracions une raie avec le cheval pour une plantation, si elle n'était pas droite, il nous la faisait recommencer. Il était plus que minutieux, jamais satisfait du travail que nous faisons. Les jours où il devait s'absenter, la veille au soir il nous distribuait les tâches pour une semaine.

Quelques femmes cueillaient toute la journée des haricots ; d'autres s'occupaient des tomate, ou autres légumes.... Lorsque c'était le moment de

sarcler des champs entiers de melons, de haricots, ou ail (aulx), mon père nous mettait les deux derniers : Noël et moi, avec les femmes. La consigne était de toujours être devant, pour qu'elles ne reste pas à la traîne. Souvent, lorsque nous parvenions au bout de la raie qui longue d'une centaine de mètres, nous n'arrivions pas à nous remettre debout tellement nous avions mal au dos : nous nous allongions à plat ventre deux minutes, le temps que les femmes arrivent au bout de leur raie, ça me paraît un peu inhumain, mais il fallait le faire sans se plaindre : car mon père estimait qu'un enfant de douze à quatorze ans pouvait travailler.

Papa ! Si tu savais... De nos jours beaucoup de jeunes de vingt ans et plus n'ont pas encore travaillé... ils ne savent pas ce que travail manuel veut dire. La plupart ne savent rien faire de leurs dix doigts, à part tenir un stylo et passer des « bacs plus » Mais toi, Papa ! tu n'as jamais voulu de diplômes, mais seulement des bras pour tenir une charrue ! Seul, le dur travail de la terre t'intéressait ! Nous aurions pu apprendre un métier autre que celui de maraîcher. Mon frère Noël, et Paul, avaient les capacités de suivre des études, mais tu t'y es opposé farouchement. Paul est sorti sergent du service militaire et il voulait continuer dans l'armée : mais tu n'as pas voulu. Il a respecté ta volonté, alors qu'il était majeur. Malheureusement fallu que tu nous quittes pour qu'il selon son désir, il fasse carrière dans l'armée...

Non, Papa ! Ce n'est pas un reproche que je te fais aujourd'hui, avec le recul des ans, je te comprends ; tu avais une exploitation à faire marcher, il te fallait des bras pour cela, tu avais quatre fils : dont tu voulais en faire comme toi, de supers maraîchers, des hommes de la terre... Mais après ta disparition, ils sont devenus des hommes sans métier.

Ils ont connu la galère pendant plusieurs années, de mauvais travaux, en mauvais travaux. Personnellement à l'âge de dix-huit ans, je me suis retrouvé à travailler dans une carrière, une masse de cinq kilos dans les mains, à casser des pierres toute la journée, et dans plusieurs entreprises à faire les tâches les plus dures ou les plus sales, toujours en tant que manœuvre, à la paye la plus basse. Oui, papa ! Nous avons tous souffert de cela. Lorsque je rentrais le soir de la carrière, les mains crevassées, pleines d'ampoules, je n'avais pas la force de faire ma toilette, Oui, Papa ! Je t'ai souvent maudit en me retrouvant sans avenir, parfois sans travail, avec une famille à nourrir.

Mon père était déjà malade du cœur, avant l'âge de quarante ans 1939/40, d'un commun accord avec ma mère, à la suite d'histoires de famille, il quitta la ferme que nous avions à St Rémy de Provence pour aller travailler à la mine de Gréasque, « cela a été très dur pour lui de quitter le plein soleil pour se retrouver au fond d'un trou à plus de 600 mètres de profondeur ». Il resta à Fuveau chez sa mère environ un an, le temps de vendre les marchandises du jardin et le matériel

de la ferme. Il venait nous voir à St Rémy en vélo, « 90 kilomètres environ » Il se plaignait déjà d'une douleur dans la poitrine ; il s'arrêtait plusieurs fois en cours de route, et attendant que la douleur passe.... puis il repartait.

Il avait la bosse du commerce. Il était très fort dans ce domaine, et entreprenait plusieurs choses à la fois. En parallèle avec la ferme. Il avait fait l'acquisition, au village, d'un magasin de primeurs et poissons, qui se nommait « les halles de Fuveau ». La ferme alimentait le magasin en certains légumes, mais pour les compléter, et pour les fruits, et surtout le poisson, il nous fallait descendre à Marseille au quartier de la Plaine presque toutes les nuits, et à la criée aux poissons sur le Vieux-Port. Cela permettait aussi d'écouler le surplus de légumes que nous avions en période d'été. Après une grosse journée dans les champs et le repas du soir, nous préparions les cageots de légumes bien rangés avec une belle présentation : Les maraîchers appelaient cela « coiffer un cageot ».

Mes parents auraient bien aimé avoir une fille entre les deux plus grands. Que de fois ai-je entendu ma mère dire : « Ah ! Si j'avais une fille au moins ! Pour avoir quelqu'un à qui me confier ! » Elle avait du souci avec ses quatre garçons, je la comprends, et puis une fille l'aurait aidée dans les tâches ménagères.

Presque tous les ans, à la belle saison, une de mes cousines venait passer quelques mois chez nous. C'étaient les filles de la sœur à ma mère (Tante Nénette). Flavie, Josette et Maguie. Pendant quelques années ce fut Flavie à l'âge de douze ou treize ans . Cela nous faisait plaisir, mais les plus heureux étaient mes parents : Ils lui apportaient une attention particulière, et la gâtaient beaucoup. Le premier souci de ma mère était de lui faire confectionner une ou deux belles robes avec des chaussures. Elle était vraiment choyée. A table, elle était servie la première, et nous les garçons, il ne fallait surtout pas la taquiner. Quelque part, nous étions jaloux de la voir si protégée par mes parents, mais, par ailleurs nous étions bien contents d'avoir une fille parmi nous. La cousine qui demeura le plus longtemps avec nous fut Maguie : elle resta plusieurs années à aider ma mère dans les travaux ménagers. Et fut sa confidente.

En période d'été, à la pleine saison, c'était 200 et 500 kilos de légumes frais qui partaient sur Marseille. Mais comme papa ne devait faire aucun effort, tout juste conduire, toutes les nuits il fallait que l'un de nous l'accompagne pour décharger la camionnette. Nous partions aux environs de trois heures du matin. par la route des Thermes, site pittoresque des collines de Pagnol, ce vallon que mon père avait monté et descendu des centaines de fois lorsqu'il faisait le transporteur avec les chevaux, au début de son mariage.

En cours de route, il t'arrivait quelques fois d'avoir une crise d'angine de poitrine (crise d'angor, une douleur très aiguë dans la poitrine), je te revois, Papa, te passer une main sur la poitrine en faisant une grimace de douleur. Tu arrêtais doucement la camionnette au bord de la route pour prendre dans ta poche le tube de pastilles de trinitrine. Tu en prenais une que tu t'empressais de croquer ; puis tu reposait la tête sur tes bras croisés sur le volant. Tu avais le souffle court, souvent accompagné de petits gémissements. Et tu attendais que la crise passe. Je te regardais souffrir, et que faire ? J'avais de la peine, énormément de peine : Il est dur pour un enfant de voir souffrir son père, sans pouvoir rien faire. J'aurais aimé te parler, mettre ma main sur ton épaule, ou te caresser les cheveux, mais je n'avais pas le courage, je me sentais impuissant, inutile. Après quelques minutes qui me paraissaient interminables, tu te redressais enfin : Je pouvais voir sur ton visage comme un petit sourire, un sourire de soulagement. Tu te tournais vers moi en me disant : « C'est fini ! Elle a passé ». Là, je pouvais te regarder, te regarder dans les yeux sans crainte, car tu étais dans la pénombre, éclairé seulement par la réverbération des phares. J'aurais aimé pouvoir te regarder encore dans les yeux, mais le jour faisait place à la pénombre...Tu reprenais la route vers Marseille comme si rien ne s'était passé.

Le tube de pastilles de trinitrine que tu avais toujours dans la poche gauche de ton pantalon faisait un bruit spécial à chacun de tes pas. J'ai grandi avec ce tintement, ce bruit familier, que j'aurais reconnu parmi tant d'autres. Quarante ans plus tard, c'était à mon tour d'avoir le tube de pastilles dans la poche, et d'entendre encore le même cliquetis, pour avoir la même maladie que toi, souffert de la même manière, et ressentir cette douleur qui vient de très loin dans le thorax, et qui progressivement se fait insupportable au niveau de la poitrine, de la gorge et des bras. Quand je tarde quelques fois à prendre la pastille, la douleur arrive à son paroxysme : à ce moment précis, j'ai là sensation que si tout s'arrêtait, si la mort arrivait, je serais soulagé. Mais, progressivement, la douleur s'en va, et tout redevient normal. C'est à partir de ce jour-là que j'ai évalué la souffrance que tu avais endurée, et que bien souvent cela devait agir sur ton caractère.

Lorsque nous arrivions au marché, le jour n'était pas encore levé, et nous retrouvions tous les maraîchers des environs de Marseille, ainsi que les « artisanes », des femmes tout de noir vêtues, qui vendaient les légumes en gros. Mon père les connaissait toutes ; il les appelait par leur prénom. Il plaçait la camionnette, et avec l'aide d'une partisane, je la déchargeais. Parfois, une de ces dames demandait à mon père : « Il est à toi, ce beau minot, Marius ? » Mon père, avec un sourire et un mouvement de fierté répondait : « Oui, c'est mon dernier, le caganis ! » tout en me passant une main sur la tête. Il disait : « Il est beau, mon minot, hein ? Mais il est mariole ! » Moi je baissais la tête avec un sentiment de honte, mais heureux qu'il m'ait passé sa main sur la tête.

Lorsqu'il avait acheté les légumes et surtout les fruits qui lui manquaient pour le magasin, que le tout était chargé sur la camionnette, il me disait : « Allez, viens, minot ! On va boire un café ! » Alors là, je ne reconnaissais plus mon père. Nous entrions dans un des nombreux cafés enfumés de la Plaine, où grouillait au comptoir un grand nombre de maraîchers et de revendeuses. Il me faisait asseoir à une table, et me commandait un grand bol de chocolat au lait ; puis il allait au comptoir me chercher deux ou trois croissants. Je n'en croyais pas mes yeux ! Mon père n'était plus le même, ce n'était pas le Marius de la maison. Il devenait cet homme tendre que j'aurais aimé avoir tous les jours, un peu pour manger des croissants, mais surtout, pour le voir bonne humeur, un peu plus souvent.

Il y avait en toi sensibilité, amour et tendresse que tu cachais derrière ton personnage à la main de fer. Un après midi, en plein été, pendant les vacances scolaires, je devais avoir environ douze ans, je travaillais dans un champ de tomates, en compagnie de « Pauline Rabel », une femme que nous embauchions pratiquement toute l'année. Ce jour là, il faisait une chaleur épouvantable et je n'avais pas pris mon grand chapeau de paille. Plusieurs fois, Pauline me dit : « Marcel ! Ne reste pas tête nue, va chercher ton chapeau ! » Je ne l'écoutais pas, mais un moment plus tard je sentis ma tête tourner ; devant moi tout devint rouge, puis noir, et je tombais évanoui au milieu de la raie. Pauline appela du secours.

Ce jour là, Papa, tu n'étais pas à la maison, tu étais parti avec la camionnette. Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais dans mon lit avec une serviette humide sur le front. Ma mère fit appeler le docteur qui préconisa de me garder deux ou trois jours dans la chambre sans lumière, les volets clos. En fin d'après midi tu arrivas, tu apprîs la nouvelle par maman, tu es vite monté dans ma chambre pour me voir, après t'être assis au bord du lit, tu me demandas : « Marcel, tu as mal ? » : « Oui ! A la tête ».- « Tu as beaucoup mal ? » Il y avait comme un tremblement dans ta voix, que je trouvais changée. Tu venais de l'extérieur, du plein soleil, et pour toi dans la chambre il faisait nuit noire : tu devais à peine m'apercevoir avec ma serviette blanche sur le front. Quant à moi habitué à la pénombre de la chambre, je te voyais très bien. Ce jour là, je t'ai vu sortir ton mouchoir de la poche, et t'essuyer discrètement les yeux. Oui, pour la première fois, je te voyais pleurer, toi ! Mon père ! Tu pleurais ! Tu es venu tous les jours à mon chevet avant que je puisse quitter la chambre. Tu vois Papa, j'aurais pensé que tu puisses pleurer, et oui ! Les papas pleurent aussi dans leur vie, même ceux qui ont une main de fer... bien souvent, cachent leur cœur de velours...

En 1949, mes trois frères étaient mariés, et de la grande famille que nous étions, nous ne restâmes plus que tous les trois à la maison. Nous habitons au

dessus du magasin neuf que mon père avait fait aménager. La veille de Noël, mon père arriva pour le repas du soir. Il tenait un paquet à la main, et avec un grand sourire, il me le tendit en me disant : « Tiens ! C'est pour toi ! » Furtivement je le regardai dans les yeux en répétant : « C'est pour moi ? » Il me répondit : « Oui ! Ouvre le ! » J'avais peur d'une farce. Ma mère, devant être au courant, et attendaient tous les deux en souriant. Le cadeau le plus précieux de ma vie ! Je dépliai le papier lentement : j'étais ravi. C'était une belle chemise de couleur bleue, « une chemise des dimanches ». Je me levai de la chaise et j'embrassai mon père pour le remercier. J'aurais aimé l'embrasser plusieurs fois, me pendre à son cou. J'étais le plus heureux. Puis vint le tour de ma mère, planté là avec son grand sourire, et les larmes aux yeux. « En faisant revivre ce merveilleux et inoubliable moment de ma jeunesse, je me sens étreint d'angoisse, et des larmes plein les yeux ».

Quelques jours après la Noël, le soir du 29 décembre, comme à l'accoutumée, mon père rentra pour le repas du soir, après avoir fait sa partie de manille au bar « des Joyeux », avec des copains. Il était gai, il avait le sourire. A la fin du repas, il nous raconta une histoire amusante rapportée de sa partie de carte. Je n'avais jamais vu rire mon père de cette manière : il avait le visage rouge écarlate, et sur son visage quelque chose d'inhabituel. Ce rire lui déclencha une crise aiguë. Après un long moment de douleurs et de plaintes, tout en se comprimant la poitrine des deux mains comme pour empêcher la douleur de progresser, son visage se décrispa pour redevenir normal. Il nous regarda avec un léger sourire, comme pour nous dire : « Voilà, c'est fini ! ».

Il se faisait tard. A cette époque, il n'y avait pas encore la télévision, uniquement la radio TSF. Comme il n'y avait pas grand-chose à écouter, mes parents décidèrent d'aller se coucher. Après avoir déplié le divan qui me servait de lit, je ne mis pas longtemps à « tomber dans les bras de Morphés » Quelques minutes plus tard, des grands cris me tirèrent du sommeil en sursaut : c'était ma mère qui criait « Marcel ! Viens vite ! Papa meurt, papa est en train de mourir ! », Je me levai en vitesse, entrai dans la chambre de mes parents ; je vis mon père au travers du lit. Sa tête reposant dans les bras de ma mère ; Un bruit rauque sortait de sa gorge, un petit filet de sang coulait à la commissure des lèvres. Ma mère me dit : « Va vite chercher ton frère Paul ! Fais vite, vite ! » Me voilà parti en courant appeler mon frère qui habitait à la porte des vieux quartiers du village Dans mon affolement, j'avais oublié de mettre mes chaussures, ce qui ralentissait ma course. A notre retour, mon père était mort. Peu après, le docteur, arriva pour constater le décès : « hémorragie interne par éclatement de l'aorte ». Mon frère Noël fut prévenu ainsi que mon frère Marius qui, vivait à la bastide fut averti. Un grand malheur venait de frapper notre famille.

Ta mort fit comme une traînée de poudre dans le village, qui, comptait beaucoup moins d'habitants qu'aujourd'hui. Tout le monde était consterné, car mon père était très connu au village, et dans les villages alentours. Il était populaire, avenant, il avait un mot gentil pour tout le monde, sauf pour nous, ses enfants. Il était sobre, mais il aimait l'ambiance du café, jouer à manille, « le piccolo » comme il disait. Il buvait rarement de l'alcool. Pourtant à cette époque les hommes buvaient énormément de pastis, surtout le dimanche.

Les obsèques eurent lieu deux jours plus tard, le jour de la Saint Sylvestre. Les enterrements se faisaient avec un corbillard attelé d'un cheval. Celui qui faisait office de croquemort était un grand ami de mon père, « Philippe Martina ». Le temps était gris. Beaucoup de gens étaient venus de Marseille : ainsi que tous les parents, les amis, des maraîchères du marché de la Plaine, quelques personnes des villages voisins, et pratiquement toutes les femmes et les hommes du village. J'ai le souvenir de m'être retourné par curiosité, pour voir la foule qui l'accompagnaient : j'ai rarement vu autant de monde à un enterrement. Cela prouve qu'il était connu et aimé : il n'y avait pourtant que dix ans que nous étions le village.

Le grand timonier disparu, plus rien ne fut comme avant. Ce que tu avais construit avec passion et acharnement au travail disparut. Plus aucun de nous ne continua le métier de la terre. Chacun prit un chemin différent, souvent des chemins de galères. Si j'avais eu dix ans de plus j'aurais aimé continuer à la ferme, mais je n'avais que dix huit ans. Quelques jours après ton décès, je me mariais avec Maryse, celle à qui tu disais, au hasard des rencontres : « Maryse ! Je te le garde, Marcel ! Ne cherche pas ailleurs, je te le garde ! » Où alors, lorsque tu voyais ma future belle-mère, tu lui disais : « Madame Baille ! Je vous garde Marcel pour Maryse ! » Elle te répondait : « Ils ont le temps, ils sont bien jeunes ! ».

Après mon mariage en Février, maman se retrouva seule à la maison, alors que cinq mois auparavant nous étions encore cinq à table. Le destin est parfois cruel, tu nous as quittés alors que tu n'avais que quarante cinq ans. Tu n'as pas profité de la retraite que tu avais préparée à la campagne du Vallon, ni de tous tes petits-enfants : tu n'as connu qu'André, le premier né de mon frère Marius. Tu n'as pas eu le bonheur de connaître tous les autres : treize au total, dont six petites filles. Tu aurais eu un plaisir immense de les avoir auprès de toi, car je suis sûr que devenant vieux tu te serais adouci. Mais tu n'as pas eu de chance, comme Marius, qui nous a quittés à quarante cinq ans lui aussi, ainsi que Noël, à quarante neuf ans de la même maladie que la tienne. Quarante cinq ans, ce n'est pas un âge pour mourir... mais la vie est ainsi faite, et bien dure pour certains....

Maman t'a beaucoup pleuré. Elle a souffert d'être restée seule avec tous les problèmes. Vingt ans plus tard, elle perdait son fils aîné Marius : cela l'a accablée de douleur. Le destin a voulu qu'elle ne voie pas partir mon frère Noël. Elle en serait morte de chagrin. Quelques années plus tard, Paul le dernier frère qu'il me restait, nous a quittés à son tour. Je me suis retrouvé seul. J'ai perdu toute ma famille. Je vous revois tous réunis autour de la table, la grande table familiale, pleine des souvenirs. Ces images inoubliables restera gravées dans ma mémoire jusqu'à mes derniers jours.

Oui, Papa, il fallait que j'écrive ces quelques lignes, pour te décrire, non pour te juger. Je n'ai pas le droit de juger celui qui m'a nourri, m'a fait suivre le droit chemin, et a fait de moi un honnête homme. Mais je veux que tes descendants sachent qui et comment tu étais. Tu as été dur au travail, dur avec nous, dur aussi pour toi-même : tu as été dur comme ton père l'avait été... Et moi aussi, quelque part, je suis devenu comme toi. Nous sommes du même sang, tes enfants et tes petits-enfants ont suivi en partie le même chemin. Je dis toujours que dans notre famille, il n'y a pas de fainéants. Merci Papa, de nous avoir transmis l'amour du travail. Et d'avoir fait de nous quatre hommes honnêtes et travailleurs.

Non papa ! Tu n'as pas été un bourreau d'enfants, mais tout simplement un père sévère, que l'on trouve dur lorsqu'on est enfant. Dans la famille je suis le seul à pouvoir parler de toi, car tes descendants ne t'ont pas connu ; et les anciens du village ont disparu eux aussi. Mais quelqu'un a dit : « Tant que quelqu'un parlera de toi, tu ne seras pas mort ». Je parle de toi très souvent. Il m'arrive parfois de regarder le ciel et de te demander conseil sur beaucoup de choses. Je parlerai de vous tous, jusqu'au dernier jour de ma vie. J'espère que les personnes de la famille qui liront ces quelques lignes auront une pensée pour toi, et puis un jour... lorsque le Bon Dieu me rappellera à lui, ce jour-là, nous serons à nouveau tous réunis, pour l'éternité... Je l'espère... Et mes descendants, à leur tour, parleront peut-être de moi. ?....

Adieu ! Pairé, toun viei pichot qué t'amo.



Dellasta Marius Père et Fils (1939)
Fuveau : (2006)

Famille du Petit Marcel



Joséphine - Purificato
1904 - 1979



Dellasta - Marius
1904 - 1949



Dellasta - Marius
1924 - 1970



Dellasta - Paul
1927 - 1997



Dellasta - Jean - Noël
1930 - 1979



Dellasta - Marcel
1932 - ?